

il pas d'indiquer que, si ce père se trouvait sur ce môle, cherchant à découvrir, sur le paquebot qui maintenant s'avancait, la silhouette de son enfant, c'était moins elle qui se trouvait en cause dans cette attente et dans ce retour que l'autre, le frère par alliance, homme fait maintenant, pour qui s'était récemment agitée l'ambition maternelle.

"La fille de mon mari est riche," s'était dit Mme Fanteuil. "Elle le sera bien plus encore quand elle aura hérité de son oncle et de sa tante Baxton. Mon fils a trois ans de plus qu'elle. La convenance des âges est parfaite. Les réunir, c'est décider leur mariage, car à vingt ans l'amour est une herbe folle qui pousse toute seule et sur tous les terrains. Pourvu que je ne me sois pas avisée de cela trop tard, et que Marguerite ne soit pas fiancée déjà en Amérique!..."

Il y avait toutefois mieux que des raisons d'intérêt pour que Jacques Fanteuil et sa femme,—celui-là d'après la suggestion de celle-ci,—souhaitassent un rapprochement, et, si possible, de l'inclination, entre Marguerite et Max. Mais sur les causes inconscientes ou précises d'un vœu après tout si naturel, ils ne s'étaient pas expliqués même entre eux, dans l'intimité la plus étroite.

Le retour de Marguerite avait été décidé. Non sans quelque difficulté du côté de la jeune fille. Dans ses lettres, elle exprimait bien un désir, peu impatient d'ailleurs, de revoir son père, et un autre désir, plus vif peut-être, celui de connaître ce Paris, où elle était née, et dont elle gardait à peine un vague souvenir. Mais sa tante ne pouvait l'accompagner, étant souffrante, hors d'état de faire le voyage. Et elle ne voulait pas se séparer de sa tante. D'ailleurs il devait être

bien entendu qu'elle ne venait sur le continent que pour une visite de quelques mois. D'autres réticences et objections perçaient dans ses réponses aux lettres pressantes de Jacques Fanteuil. Celes-ci contenaient, outre la soudaine effervescence du sentiment paternel, des arguments relatifs à cette date toute particulière de la majorité de sa fille, aux comptes de tutelle à rendre, à la hâte où il se trouvait de mettre l'héritière en possession de sa fortune.

"Pour me faire traverser l'Océan, mon cher papa, dites-moi que vous voulez enfin m'embrasser, mais ne me parlez pas de questions d'argent", répliquait Marguerite.

"Elle ne croit pas à mon affection... Cependant j'ai envisagé son bonheur avant le mien quand je me suis séparé d'elle, et depuis, en la laissant vivre là où elle se plaisait, où elle se trouvait heureuse," se disait Fanteuil, tandis que l'"Aquitaine" faisait son entrée majestueuse dans la passe étroite, entre les deux jetées.

Il s'écoutait ainsi prononcer intérieurement les paroles qu'ils se proposait d'énoncer devant Marguerite. Comment n'y croirait-elle pas? A force de se les répéter, il y croirait bien lui-même.

Sa sensibilité, récemment réveillée à l'égard de sa fille, n'admettait pas que celle-ci pût n'être point au diapason où il se sentait tout à coup lui-même. Il en eût souffert comme d'une profonde injustice. Mais il restait plein d'appréhension et de gêne, parce que la conscience de certaines réalités plutôt pénibles subsistait sous la fébrilité affective de son imagination.

Cependant l'"Aquitaine", parvenue au fond du bassin, arrivait à quai. Fanteuil maintenant suivait la foule, d'un mouvement machinal, dans un